

Regards

N°60 _____ Spéléo Info _____

BELGIQUE - BELGIE
PP
4000 LIEGE X
9/400

Bureau de dépôt : SERAING 1
Mai - Juin 2005

“ Suite italienne ” à Oliero

- **Cavernes et abris en périodes historiques**
- **Martinrive**
- **Stage Biospéléologie**
- **Cosyns - La Cigalère**

France

Cosyns - La Cigalère

Pierre d'Ursel

En novembre 2003, une très sérieuse revue spéléologique a publié un dossier de onze pages sur le système Martel-Cigalère.

Comme dans ces pages il se trouve quelques étranges omissions (volontaires ou pas), je voudrais, preuves à l'appui, clarifier ces points obscurs.

Tout d'abord la Cigalère n'a pas été découverte par Norbert Casteret (1897-1987). En effet dix-sept ans avant la naissance du célèbre spéléologue, la grotte figure sous son nom de Cigalère à la page 116 dans le répertoire de Lucante intitulé Essai géographique sur les Cavernes de la France et de l'Etranger publié à Angers en 1880.

En voici le texte reproduit avec l'orthographe de l'époque :

« 8-9. Grs de Cigalère et des Corneilles, com de Senthain. c. de Castillon ; très élevées, sur la route qui mène de Brocard aux mines du Ben-Taïou. »

Le 2 août 1937, le ministre Paul Ramadier inaugure la centrale hydro-électrique d'Eylie, alimentée par les eaux captées dans le gouffre Martel.

Pour Casteret, il restait une énigme à résoudre, découvrir la véritable source du torrent de la Cigalère, car la capture des eaux du gouffre Martel n'avait pas tari le torrent souterrain.

Le 13 août 1937 (et non pas en 1939 comme indiqué dans l'article de la revue spéléologique), Elisabeth et Norbert Casteret accompagnés du professeur Max Cosyns, physicien et astronaute belge (il fut le compagnon d'Auguste Piccard dans son ascension en ballon stratosphérique à près de 10 000 mètres d'altitude), entreprennent une exploration dans la grotte de la Cigalère. Pour Casteret ce sera sa huitième tentative.

En prévision de cette exploration, le professeur Cosyns a imaginé et fabriqué un matériel divers comprenant un mât d'escalade, formé de tuyaux de fer, des agrès souples d'électron et une échelle rigide démontable en des éléments courts. Ceux-ci, d'un transport plus aisé, seront emboîtés et vissés bout à bout au pied de la première cascade. De plus chaque participant est muni d'une salopette étanche taillée dans la toile du ballon stratosphérique, qui le préserve du contact direct de l'eau glacée.

Arrivé au pied de la première cascade, l'équipe monte, en moins d'une heure, l'échelle rigide. Au premier essai, ils parviennent à la dresser contre la paroi. Contents du résultat, nos explorateurs retournent vers la surface.

C'est le lendemain, 14 août, qu'ils poursuivent l'exploration et arrivent à la quatrième cascade, qu'ils franchissent grâce au mât traîné jusque là. Bientôt ils sont au pied de la septième cascade, précédent terminus de l'explorateur solitaire.

Sans hésiter, Elisabeth Casteret entre dans l'eau jusqu'aux épaules et fait une courte échelle à son mari. Celui-ci, par un habile lancer de corde a pris un bloc rocheux au lasso. Se tirant par la force des bras à la corde lisse, il parvient au sommet. Une galerie spacieuse se poursuit en amont. Norbert Casteret part en reconnaissance, tandis que Max Cosyns s'endort. Après soixante mètres il arrive devant une nouvelle cascade, la huitième, haute de treize mètres et défendue par un profond bassin d'eau. N'ayant aucun équipement pour la franchir. Casteret préfère sagement rebrousser chemin.

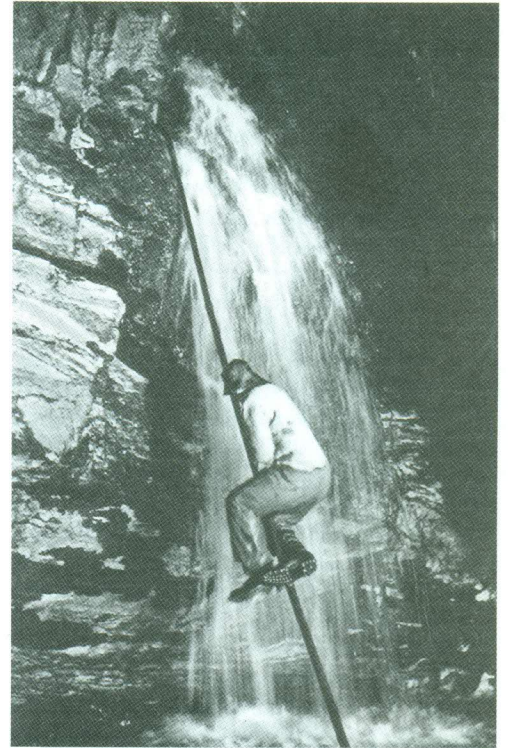
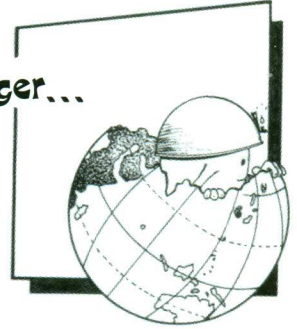
Au retour, en franchissant une cascade, Max Cosyns perd la lampe à carbure accrochée à sa ceinture. Le luminaire tombe dans un petit lac. Cette perte handicape le groupe et ralentit la route du retour.

Un an plus tard, revenant sur les lieux, Casteret retrouve la lampe échouée sur la grève de galets où le courant l'a entraînée. L'ayant regarnie de carbure et changé de bec, il parvient à la rallumer. Elle n'a donc apparemment pas souffert de son long séjour subaquatique.

Neuvième expédition

Cette fois encore l'exploration de la grotte va durer deux jours. Le 19 août 1938, Casteret, privé de la compagnie de sa femme qui attend son quatrième enfant, est accompagné par Max Cosyns et secondé

Etranger...



Max Cosyns escaladant au mat la première cascade de la Cigalère (14 août 1937).

par une équipe de quatre porteurs qui acheminent l'échelle rigide et un mât jusqu'à la première cascade. Au passage, ils élargissent le laminoir précédant le « trou souffleur ».

Le 20 août 1938, après avoir franchi la septième cascade, Casteret et Cosyns découvrent un confluent de deux torrents souterrains. Sur le schiste délité ils découvrent des vestiges encore frais d'un ancien niveau d'eau plus élevé. Ce qui constitue la preuve formelle que le ruisseau a diminué de volume. Ce ne peut être qu'après le détournement des eaux du Gouffre Martel. C'est donc vraisemblablement par là que se trouve la jonction entre les deux cavités. Mais alors d'où vient la rivière de la Cigalère ?

Laissons Max Cosyns nous raconter cette aventure. Ce précieux témoignage a été publié en 1947 dans le bulletin du Club Alpin Belge sous le titre d'Alpinisme souterrain.

« Norbert Casteret et moi étions arrivés au pied de la huitième cascade, remontant un total de près de deux cents mètres de chutes

successives. Nous avons abandonné nos quatre porteurs du côté de la quatrième cascade, où ils installaient un dépôt de vivres et de perches métalliques démontables. »

« Cette huitième cascade tombe dans une salle de plus de trente mètres de diamètre, dont tout le fond est occupé par un lac. Le torrent y bondit d'une gorge en un saut de treize mètres, à demi décollé de la paroi légèrement surplombante. La voûte, au-dessus, disparaît dans l'obscurité, et le tonnerre des eaux, enfermé dans cette caisse de résonance, oblige à se crier à l'oreille. La paroi est constituée de larges assises de marbre blanc poli, horizontales, séparées par de minces couches de schiste bitumineux qui, étant moins solubles que le marbre, font saillie. Ces saillies paraissent offrir des prises parfaites, mais, à l'épreuve, refusent tout service et s'effritent au moindre contact. Le départ est rendu plus difficile encore par le fait que nous sommes dans l'eau jusqu'aux épaules, et que les premiers mètres de la face surplombent franchement. »

« Nous dressons alors le long de la paroi, immédiatement à droite de la chute, une perche démontable de huit mètres; un mousqueton, fixé à son extrémité supérieure, reçoit le milieu de notre corde de trente mètres. Casteret part en tête, s'aidant de la perche et de la corde, puis atteint une étroite vire. Je l'y rejoins, et nous constatons que la montée est coupée par un nouveau surplomb. Casteret décide de tenter la traversée de la chute horizontalement le long de la vire. Tandis que je l'assure de mon mieux, je le vois s'enfoncer et disparaître sous la douche, puis un éclaboussement me le montre, à demi émergé, presque de l'autre côté de la cascade, où il se rétablit sur un bloc cubique de quelque trente centimètres de côté, qui fait saillie au-dessus de la vire. Le schiste pourri ne retient aucun piton, le marbre est sans fissures, et nous sommes à plus de six mètres horizontalement l'un de l'autre. Force est donc de se servir du bloc même comme relais d'assurance. La corde est bouclée à l'entour, et Casteret s'élève péniblement, une épaule engagée sous la chute. Je lui file la corde tant bien que mal, mais nos mouvements se synchronisent mal dans l'obscurité et de nombreuses secousses sont nécessaires de part et d'autre pour chaque mètre de corde. Finalement, Casteret atteint la cassure de la chute, assez essoufflé par sa montée et par les dix heures de varappe qui l'ont précédée (dont environ six heures dans l'eau à + 2°). Après plusieurs essais infructueux pour se rétablir sur le dernier surplomb, il s'engage résolument sous la chute et se rétablit sur les coudes au milieu du courant; un dernier effort va amener son genou sur la cassure lorsque, subitement, le bloc relais dévisse et reste accroché à la corde. Casteret plonge sous cette surcharge imprévue de plus de cinquante kilos. Quelques secondes après, sa tête émerge au ras de la cassure : il n'a pas lâché prise, mais

sa position est critique, d'autant plus qu'il est persuadé que c'est moi qui pendule sur sa corde. Le bruit et l'obscurité m'empêchent de le rassurer, et je n'ose essayer de faire lâcher prise au bloc en secouant la corde, de crainte de faire perdre le peu d'équilibre qui reste à mon compagnon. Comme je m'engage à mon tour sur la vire pour essayer d'atteindre le bloc, j'entrevois la lueur de la lampe de Casteret qui balaie la cascade; je redescends rapidement (l'eau est heureusement profonde et amortit le choc), prends pied sur un haut-fond, et aperçois Casteret debout au-dessus de notre huitième victime.

« Au moment où il allait lâcher prise, il a trouvé une infime prise de pied, puis est parvenu à engager sa corde dans une fissure où elle s'est coincée, le libérant de la surcharge du bloc et lui permettant de se décrocher. Je débarrasse la corde pendant que Casteret va reconnaître la cascade suivante; après quoi, il vient me rejoindre en rappel. La corde reste bien coincée malgré nos efforts conjugués; nous en coupons les six ou sept mètres accessibles, et abandonnons le reste. Le froid et la fatigue commencent à se faire trop cruellement sentir et nous battons en retraite, péniblement faute de corde.

« Une heure après, nous retrouvons, à la quatrième cascade, nos porteurs affolés et complètement démoralisés, sans doute par le grondement continu des eaux. Il nous faut les rudoyer durement pour les obliger à nous suivre; indifférents à tout, ils nous disent préférer mourir tout de suite plutôt que de mettre un pied devant l'autre. Le retour se poursuit, difficile, et nous perdons rapidement le bénéfice de l'allègement qu'ils nous ont procuré à l'aller, car nous sommes contraints, par place, de porter nos porteurs.

« A l'une des cascades, nous déroulons notre petite échelle de douze mètres, et la fixons à un bec rocheux hors de la chute; le surplomb doit avoir treize à quatorze mètres, si notre mémoire est fidèle; même si l'échelle n'arrive pas jusqu'au bas, le saut final ne sera pas sérieux; mais, d'en haut, les embruns et les ténèbres ne permettent pas de distinguer le fond.

Ici, les porteurs refusent catégoriquement de descendre. Nous ne disposons malheureusement que de notre bout de corde de sept mètres. Tant pis; nous agrippons le plus apathique des porteurs et, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, il est arrimé à un bout de la corde que Casteret se passe sur l'épaule, et d'une bourrade nous l'envoyons penduler dans le noir.

Je me laisse rapidement glisser le long de l'échelle, jusqu'en son milieu, où je m'assure en crochant mon mousqueton de ceinture sur un barreau. Casteret laisse filer la corde, et je ceinture mon gaillard à bras

le corps.

« - Larguez !

« La corde libérée fouette l'échelle; je me la passe sur l'épaule, et la file à mon tour jusqu'au ras des doigts, mais aucun allègement ne vient m'indiquer l'atterrissage. D'en haut, la lampe de Casteret n'éclaire que des tourbillons d'embruns irisés.

« Je hurle : je vais lâcher ! Sautez !

« Le tonnerre de la chute ne laisse monter que des bribes de réponses.

« - ...Non ! ... suis à dix mètres du fond...secours !

« - Accrochez-vous à l'échelle.

« - ...peux pas ... pend trop bas ... femme ... trois gosses ... secours !

« - Diable ! Nous serions-nous trompés de profondeur ?

Peu probable. Et pourtant ? ... Pas moyen de le hisser. Ni même de tenir plus longtemps.

« - Je lâche !

« - Aaah !...

« Silence. Je descends très peu à mon aise... et retrouve mon gaillard sain et sauf, assis dans l'eau qui lui monte à la ceinture. Tout s'explique : je l'avais descendu presque jusqu'au ras de l'eau, et il avait vu s'y refléter la partie supérieure du puits, et il s'était ainsi cru au milieu d'un puits de profondeur double. Sa mésaventure déride un peu ses collègues qui, petit à petit, reprennent courage, si bien que les deux derniers kilomètres de la grotte sont parcourus sans nouvel incident. »

Au cours de cette tentative Casteret a découvert une neuvième cascade, la plus élevée de toutes celles connues puisque mesurant dix-huit mètres.

Décidés à vaincre ce nouvel obstacle, les deux spéléologues se fixent rendez-vous le 2 septembre 1939. Mais les événements de ce jour historique les appellent ailleurs. La seconde guerre mondiale éclate. Le pays est envahi par les armées nazies. Les soucis sont, dès lors, loin des grottes. La spéléologie, comme tous les sports, connaît une crise de cinq ans. La Cigalère se trouve plongée dans un long silence, que quelques téméraires viennent troubler. Mais personne ne dépasse le terminus de Casteret et de Cosyns.

Le problème restait donc entier, à savoir : découvrir la source véritable du torrent de la Cigalère.

NDLR

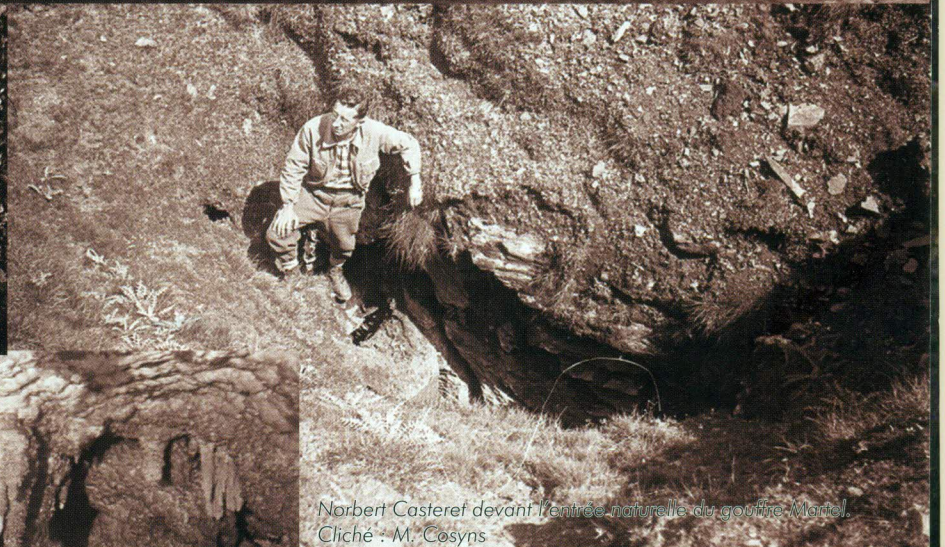
- La publication de 2003 dont l'auteur fait référence est la revue Spéléo Magazine, N°45, décembre 2003, p15-24.
- L'ascension stratosphérique réalisée en 1932 à bord du ballon FNRS (parce que financé par le Fond National de la Recherche Scientifique, Belgique) a permis d'atteindre l'altitude de 16200m, soit un record mondial pour l'époque. Max Cosyns était un des proches collaborateurs de Auguste Piccard, Professeur à l'Université Libre de Bruxelles.



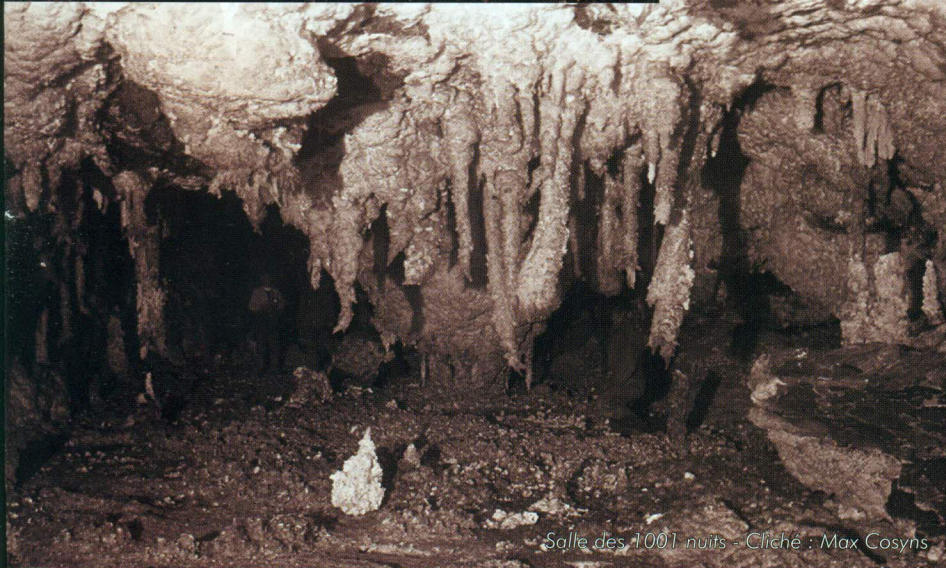
Norbert Casteret et sa femme (assise) dans la salle blanche avec les ouvriers de l.U.P.E. - Cliché : M. Cosyns



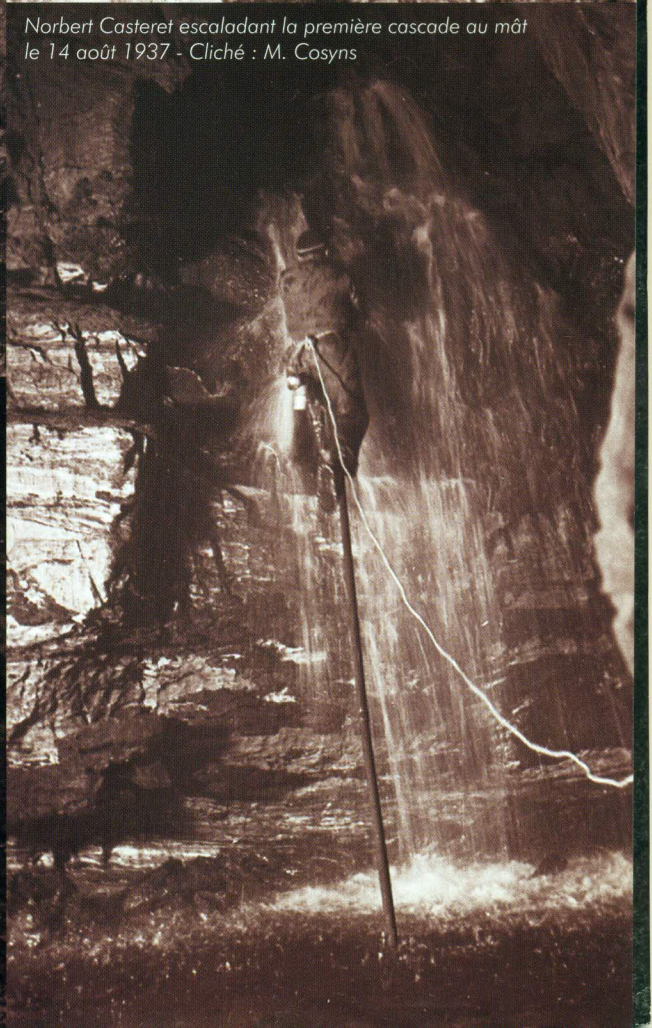
les ouvriers de l'Union Pyrénéenne Electrique portant les sections du mât imaginé par Max Cosyns - Cliché : M. Cosyns



Norbert Casteret devant l'entrée naturelle au gouffre Martel. Cliché : M. Cosyns



Salle des 1001 nuits - Cliché : Max Cosyns



Norbert Casteret escaladant la première cascade au mât le 14 août 1937 - Cliché : M. Cosyns



Max Cosyns, Elisabeth Casteret, Lledo et Norbert Casteret devant des glaives de gypse.